

Histoire quantitative ou économétrie rétrospective?

*Bilan d'une tentative**

par Denis RICHET **

I

Ce colloque étant placé sous le signe de l'histoire quantitative, il m'a semblé qu'une certaine répartition des tâches s'imposait aux délégués de l'école historique française. Des multiples enquêtes, achevées ou en voie d'achèvement, François Furet et Pierre Chaunu nous parleront, forts de leur expérience de directeurs de Centres de Recherches, actifs et productifs. Je me propose, plus modestement, de faire le point sur un grand débat qui a tout à la fois confronté et rapproché en France économistes et historiens; débat qui s'inscrit dans une conjoncture intellectuelle internationale (que l'on songe aux travaux de Deane et Cole en Angleterre, à la *New Economic History* nord-américaine) mais qui a été suscité dans notre hexagone par la présentation, en 1961, d'une grande entreprise animée par Jean Marczewski: «*l'histoire quantitative de l'économie française*». C'est dans une série de cahiers publiés par l'I.S.E.A. (Institut des Sciences Économiques Appliquées) que Marczewski et ses collaborateurs ont entendu nous offrir et leurs ambitions et leurs premiers résultats. Plusieurs cahiers ont été ainsi publiés depuis douze ans. Outre ce que j'ai appelé ailleurs ¹ le «*Discours de la Méthode*» de Jean Marczewski ² les études les plus significatives, ou les plus riches en possibles contestations, ont concerné «*le produit de l'agriculture française de 1700 à 1958* ³», «*le produit physique de la France de 1789 à 1913* ⁴», «*l'industrie française de 1789 à 1964* ⁵», «*l'industrie lainière à la fin du règne de Louis XIV et sous la Régence* ⁶», «*les transports en France de 1830 à 1965* ⁷». D'autres cahiers étaient prévus, dont celui de Marczewski: «*la croissance de*

* Version originale d'une communication présentée au colloque d'histoire quantitative de Varsovie en octobre 1973 et publiée en polonais par l'Académie de Sciences de Varsovie (Institut d'Histoire) l'année suivante, dans un volume intitulé *Historia i nowoczesność*. Cette communication fut reprise au département d'histoire de l'Université d'Ottawa en novembre 1975.

** Directeur d'Études à l'École des Hautes Études en Sciences sociales (Paris).

¹ Denis RICHET, *Croissance et blocages en France au XVIII^e siècle*, dans *Annales. Économies. Sociétés. Civilisations*, juil.-août 1968.

² Jean MARCZEWSKI, *Introduction à l'histoire quantitative*, dans Cahiers de l'I.S.E.A., juillet 1961 (repris dans une édition chez Droz en 1965).

³ J.C. TOUTAIN, dans *Cahiers de l'I.S.E.A.*, 2 vol., 1965.

⁴ Jean MARCZEWSKI, dans *Cahiers de l'I.S.E.A.*, 1964.

⁵ T. MARKOVITCH, dans *Cahiers de l'I.S.E.A.*, 1965.

⁶ T. MARKOVITCH, dans *Cahiers de l'I.S.E.A.*, 1968.

⁷ J.C. TOUTAIN, dans *Cahiers de l'I.S.E.A.*, 1967.

l'économie française de 1664 à 1964 ». Il semble qu'un certain ralentissement, inévitable lorsqu'on s'engage en de telles opérations, ait momentanément affecté le calendrier des parutions.

Peu importe, du reste, puisque dès les premières publications cette initiative d'économistes, n'appartenant pas, par définition, au sérail des historiens, a provoqué chez les meilleurs et les plus compétents de ceux-ci des réactions allant de l'hostilité la plus manifeste à la critique la plus serrée des résultats, en passant par le débat épistémologique⁸. Mon propos, aujourd'hui, est triple: présenter, sans les trahir, les idées directrices, les buts et les méthodes de l'équipe Marczewski; indiquer quelles critiques (aux deux sens du terme, c'est-à-dire sans en négliger la critique positive) elles suscitent chez des historiens familiers des sources et des méthodes de l'histoire économique sérielle⁹; ouvrir enfin certaines perspectives sur les rapports entre une certaine économétrie rétrospective et une histoire économique qui n'en est, sans doute, qu'aux balbutiements de l'enfance.

11

Présenter le plus objectivement possible un grand projet — et une légitime ambition — exige une lecture attentive du manifeste initial: celui de Marczewski en 1961. On y trouve à la fois une sorte d'esquisse historiographique (à laquelle nous autres, historiens, ne pouvons rester indifférents), une définition des objectifs et des caractères révolutionnaires de l'étude entreprise, et un exposé méthodologique. Retenons ces trois points.

1. Sur le premier — le raccourci historiographique — j'aurais beaucoup à dire, et qui déborderait abusivement des limites de ce colloque. Selon Marczewski son travail constitue la «troisième rencontre» entre économie et histoire, c'est-à-dire entre deux modes d'étude du développement économique dans la longue durée. La première aurait été «le recours massif des économistes à l'histoire sous l'impulsion de l'école historique allemande», la deuxième (je continue à citer) «l'emploi croissant de la théorie et des méthodes de l'observation économique par les historiens», la troisième enfin, dont nous reparlerons, celle de Marczewski lui-même.

Je noterai brièvement des lacunes accablantes et des jugements légers concernant les deux premières rencontres. Un grand absent: Marx. Bouvier l'a fort justement rappelé¹⁰. Mais avant Marx? Non seulement les classiques (cf. Richard Cantillon) mais les «primitifs¹¹» de l'économie

⁸ Pierre CHAUNU, dans *Cahiers Vilfredo Pareto*, n° 3, 1964; Pierre VILAR, dans *Revue historique*, avril-juin 1965; Jean BOUVIER, dans *Revue du Nord*, janv.-mars 1967; E. LE ROY LADURIE, dans *Annales. Économies. Sociétés. Civilisations*, oct.-déc. 1968; Denis RICHET, *article cité* note 1.

⁹ Pierre CHAUNU, *article cité* note 8.

¹⁰ Jean BOUVIER, *article cité* note 8.

¹¹ Pierre VILAR, dans «Mélanges offerts à Marcel Bataillon», 1963.

politique, des théologiens de Salamanque à Botero et à Serra ¹² ont nourri leurs démonstrations d'une histoire quantitativement appréhendée. Si, en effet, la grande école d'historiens économistes allemands du XIX^e siècle (W. Roscher, Karl Knies, Gustav Schmoller, Karl Bücher, Werner Sombart etc...) a joué un rôle décisif, c'est qu'elle partait d'un acquis de théories, d'observations, qui remontait à plusieurs siècles.

Quant à la deuxième période — l'apprentissage de l'observation économique par les historiens — elle nous concerne directement puisque c'est, finalement, l'héritage Simiand-Labrousse qui est mis en cause. On est étonné des jugements contradictoires que porte Marczewski sur cette étape capitale de notre historiographie. Il précise qu'il ne nourrit aucun «dédain» pour elle, estime nécessaire la convergence de ses propres méthodes avec ce qu'il appelle soit l'histoire «qualitative» soit l'histoire «classique» soit l'histoire «ponctuelle». Il condescend à accorder à cette histoire «traditionnelle» l'utilité d'un *complément* à son histoire quantitative: «une étude de la croissance, écrit-il, ne peut se faire sans un appel aux données historiques non quantifiables et non généralisables». Mais en d'autres passages l'auteur renvoie ces historiens archaïques à leur véritable mission: «le caractère subjectif du choix des données retenues». Évoquant, sans doute, le plus illustre de nos maîtres, il écrit: «Certains d'entre eux suppléent à l'insuffisance des instruments dont ils se servent par un génie personnel qui leur permet d'atteindre un degré inégalable de fidélité historique». L'histoire sérielle est donc, pour lui, arbitraire, dans la mesure où elle étudie «des séries isolées d'événements», ce qui lui interdit de «rendre compte de l'interdépendance générale des phénomènes économiques».

Fort bien. Mais tout dépend de la contre-épreuve: en quoi la nouvelle histoire quantitative se distingue-t-elle de cette «vieille» (!) histoire sérielle?

2. L'originalité de l'entreprise, selon Marczewski, ne réside ni dans l'emploi de la *mesure*, ni dans l'attention portée aux séries de *longue durée*, mais dans la dimension *macro-économique*. Pour la première fois une histoire des *masses*, masses étant pris ici non au sens de masses humaines, mais comme les agrégats d'un quadrillage statistique.

Disons-le fort grossièrement: il s'agit d'appliquer au passé le modèle utilisé aujourd'hui par les spécialistes de la comptabilité nationale en vue de la prospective économique. Modèle qui comporte un quadrillage du développement selon deux dimensions. Verticalement: en suivant l'évolution des «agrégats de valeur» dans la longue période. Horizontalement: selon les «structures» c'est-à-dire selon les proportions entre les divers agrégats pendant la même période, ce qui entraîne une synthèse horizontale de séries verticales. Précisons que ces agrégats n'ont rien de sélectif: le produit national, le revenu disponible, la consommation, bref tout ce qu'enregistrent nos comptes nationaux. Autrement dit le «quantitatif» n'intervient pas seulement au niveau de la formalisation (la mesure chif-

¹² Denis RICHEL, *article cité* note 1.

frée) il exprime (je cite) « l'intégralité des liens et des faits quantitatifs relevés dans l'univers historique observé ».

Si bien que cette histoire quantitative ne serait pas seulement sectorielle, mais globalisante: c'est « une méthode de l'histoire économique qui intègre tous les faits étudiés dans un système de comptes interdépendants ».

Mais quand on parle de méthode (au singulier) l'historien s'inquiète des méthodes (au pluriel). Les résultats d'une enquête ressemblent à ceux d'une bonne cuisine: ils dépendent des aliments employés et des procédés utilisés.

3. De cette *methodologie*, qui varie du reste suivant les utilisateurs (certains auteurs se montrant plus raffinés et plus rigoureux comme T. Markovitch) je ne retiendrai ici que les aspects les plus saillants — ou les plus inquiétants — pour l'historien-économiste: choix et critique des sources, périodisation, réduction à une même unité de valeur.

a. En ce qui concerne les *sources* tout dépend, naturellement, de l'époque où l'on se place. Là où existent des sources statistiques, elles ont servi de point de départ, et elles ont provoqué une critique serrée: je renvoie, à titre d'exemple, à la discussion menée par Markovitch sur les indices industriels de la Statistique Générale de la France (dont divers modèles ont été construits dans les années 1920) qui sous-estimaient, semble-t-il, la valeur de la production industrielle. Les travaux de François Crouzet et de Maurice Lévy-Leboyer¹³ permettront de s'orienter dans cette époque de croissance dont je ne suis nullement spécialiste. Quand, par contre, les auteurs remontent en amont, là où les séries statistiques font défaut ou dorment encore dans la morgue des Archives, ils font preuve d'une certaine légèreté. Faut-il, comme l'écrit Marczewski, « exploiter au maximum les renseignements épars glanés dans les divers écrits d'époque »? Faut-il, avec J.C. Toutain, s'appuyer sur Vauban ou Gregory King pour évaluer le produit agricole français à la fin du XVII^e siècle? Faut-il, toujours avec J.C. Toutain, prendre pour écus au soleil les lamentations des Physiocrates sur la population globale de la France au XVIII^e? La critique des sources, mieux: la recherche de nouvelles sources demeure nécessaire.

b. Chacun sait que le choix d'une *périodisation* préconditionne les résultats de l'enquête. Les auteurs ont refusé le support que leur auraient offert les séries de données annuelles. Ils ont préféré des moyennes calculées sur des chiffres découpés en décennies. Choix justifié par des considérations pratiques et circonstancielles: Kuznets l'avait adopté, et, par là même, cela devait permettre des comparaisons et des rapprochements à l'échelle internationale. La décennie, nous dit Marczewski, est une « unité provisoire imposée par les circonstances ». Reste à savoir si ce choix, même provisoire, ne préjuge pas des résultats, n'autorise pas à en esca-

¹³ Excellente mise au point par François CROUZET, dans la *Revue du Nord*, juil.-sept. 1972.

moter certains, bref ne gauchit pas la réalité historique. Toute périodisation exige une discussion épistémologique extrêmement serrée.

c. Troisième aspect de cette méthode: *le problème de la réduction à une même unité de valeur*. Problème-clef pour tous ceux qui travaillent sur la longue durée. Comment dépister et mesurer des taux de croissance sans tenir compte des mouvements de prix, puisqu'aussi bien la hausse des prix peut fort bien avoir lieu dans la stagnation de la production? Markovitch a recours au système des «prix courants». Aller droit aux chiffres «sans se soucier des facteurs qui ont amené leur diminution ou leur augmentation». On devine les avantages d'une telle méthode, qui simplifie et abrège le travail de l'historien-comptable. Mais ceux d'entre nous qui s'inquiètent des périodes d'instabilité monétaire, qui ont suivi avec passion le débat entre tenants des prix nominaux et tenants des prix réels n'en restent pas moins perplexes.

Telles sont, brièvement résumées, les caractéristiques de l'entreprise. Je voudrais maintenant en esquisser une appréciation en fonction des réactions déjà publiées d'historiens-économistes et de réflexions personnelles sur les résultats obtenus.

III

On me permettra deux remarques préalables. Des critiques formulées par des historiens de la jeune génération j'éliminerais à dessein ce qui relève d'une mauvaise humeur — du reste bien compréhensible — devant les jugements dédaigneux portés sur leur œuvre ou celle de leurs devanciers. Après tout il faut beaucoup de sérénité pour s'entendre qualifier d'auteurs de «monographies» quand on a scruté vingt mille cotes pour établir le prix du blé-froment en France en 1760 ou écrit dix mille pages sur le trafic entre Séville et l'Atlantique. Mais l'histoire est une perpétuelle leçon de sérénité. Deuxième remarque: je voudrais, pour sérier les problèmes, aborder d'abord ce qui est le plus simple — la critique des sources, des méthodes, des premiers résultats — avant de discuter du modèle lui-même, et de la validité de son application à certaines tranches du passé.

1. Sources, méthodes et premiers résultats.

Distinguons provisoirement l'époque *pré-statistique* ou *proto-statistique*, des XIX^e et XX^e siècles. Dans le premier cas il s'agit d'une critique limitée à un champ d'études particulier. Dans le second, d'une série de remarques plus générales qui sont comme indifférentes à la spécificité de la période envisagée.

a. Si l'on se place, avec les auteurs des «cahiers» à la fin du XVII^e et au XVIII^e siècles, on retrouve ce choix des «renseignements épars» et ce privilège donné à «divers écrits de l'époque» dont nous parlait Marczewski. Ici se pose un dilemme. Les historiens-économistes, depuis une quarantaine d'années, ont préféré substituer à des sources subjectives (même quand elles se prêtaient à des calculs d'apparence macro-économique) des séries chiffrées et mesurables, mêmes partielles (à partir

d'un secteur de production ou de commercialisation) ou régionales. Choisir le macro-économique sur des données suspectes n'est pas la meilleure voie. Comme l'a prouvé Emmanuel Le Roy Ladurie¹⁴, l'étude du produit agricole français au XVIII^e siècle, menée à partir d'une sorte de cocktail entre les chiffres de Vauban et de ceux de Grégory King, conduit à deux graves erreurs de perspective. Elle majore abusivement, quant à la structure respective des diverses composantes du revenu agricole, certains produits (vin, laitages) au détriment d'autres (le bois). Elle donne l'illusion d'une croissance agricole très forte au XVIII^e siècle, parce qu'elle part de données très fortement sous-estimées pour la fin du règne de Louis XIV. D'autres études, plus récentes, ont confirmé l'absence d'une révolution de la productivité au XVIII^e siècle¹⁵. Alors? L'aveu de Toutain n'est pas satisfaisant: «Le rendement de Vauban est inacceptable, mais n'ayant aucun moyen de le corriger, nous le garderons provisoirement.» Sans renoncer au calcul macro-économique on peut, et on doit, s'entourer de garde-fous: les calculs minutieux faits à partir de comptes d'exploitation¹⁶, permettent de s'entourer de cette ceinture de sécurité.

Que cette rencontre soit possible, le travail de Markovitch sur l'industrie lainière à l'aube du XVIII^e siècle le démontre. Même si la valeur globale de la production (78 millions de livres) nous est donnée sans critique, la crédibilité des résultats s'impose par leur confrontation avec d'autres travaux. Surtout Markovitch a longuement analysé les lacunes de sa documentation (part de l'autoconsommation des campagnes qui échappait à la statistique industrielle, impact de la fraude fiscale). On peut critiquer certains choix (notamment l'emploi comme unité de valeur d'une livre tournois qui ne représentait plus la même chose en 1725 qu'en 1701). Mais on discute des mêmes réalités.

Ce qui veut dire ceci. L'ampleur de l'objectif (une perspective macro-économique qui enthousiasme tous les historiens) ne dispense pas des précautions particulières qu'impose, en période pré-statistique, le maniement des sources ni de la quête passionnée (et toujours fructueuse) de nouveaux documents.

b. Pour la période «statistique», qui déborde ma spécialité, je m'appuierai essentiellement sur le compte-rendu pénétrant qu'a fait Jean Bouvier¹⁷ de l'étude de Markovitch sur l'industrie française. Le mérite de Bouvier est d'avoir distingué ce qui exige *précautions*, ce qui impose *critique*, ce qui autorise une *appréciation positive*.

— Les précautions naissent du premier contact avec les chiffres. Prenons un exemple. Le produit industriel français à la fin du XVIII^e siècle est supérieur, nous dit-on, au produit industriel anglais à la même époque. Résultat surprenant, en apparence. Fort compréhensible si l'on saisit que Markovitch distingue le «produit de l'industrie» proprement

¹⁴ Cité note 8.

¹⁵ J. GOY et E. LE ROY LADURIE (ss la dir.), *Les fluctuations du produit de la dime*, Mouton, 1972.

¹⁶ Pierre DEYON, *Amiens capitale provinciale*, Mouton, 1967.

¹⁷ Article cité note 8.

dite du « produit industriel », qui englobe la production familiale, le travail à domicile etc... En ce sens nous sommes ramenés aux données démographiques, et la « supériorité » du chiffre français nous renvoie au nombre élevé des habitants de l'hexagone.

— La principale critique de Bouvier porte sur le choix de l'unité chronologique. Pourquoi la *décennie*? N'est-ce pas là un découpage artificiel dans la mesure où il fausse artificiellement l'allure même de la croissance? « Car les points tournants, les instants décisifs de la croissance, les années de passage d'un mouvement long à un autre sont automatiquement résorbés, effacés, annihilés ». La remarque de Bouvier va plus loin qu'il ne le semble à première vue. Au delà des correctifs techniques qu'elle suggère (notamment l'emploi des moyennes mobiles) elle soulève deux débats fondamentaux, dont l'un dépasse les objectifs de ce colloque (la notion de découpage chronologique dans les sciences sociales)¹⁸ et dont l'autre y sera abordé (que signifie la notion de *croissance* dans une économie globale?)

— Précautions et critiques ne nous permettraient de rejeter ces efforts que si leurs résultats étaient fortement discordants de ceux qu'ont obtenu des « historiens-sériels » comme Bouvier lui-même, Crouzet et Lévy-Leboyer. Or il appert qu'aucune discordance majeure ne se dévoile. Il faut donc admettre que, partis d'autres horizons, armés d'autres méthodes, les collaborateurs de Jean Marczewski ont réellement réalisé cette rencontre promise en 1961 par leur animateur.

Il reste que leur tentative ne se situe pas seulement sur le plan de l'empirisme: elle se présente comme un *modèle* et sollicite, par là même, l'attention des historiens.

2. *Le modèle et son application aux périodes pré-statistiques et proto-statistiques.*

Sur ce point il faut tenir compte, me semble-t-il, de plusieurs données. Malgré le rapprochement entre les sciences sociales dont Fernand Braudel a été le héraut infatigable nous restons prisonniers de nos exigences et de nos habitudes: une certaine modestie s'impose dans nos critiques et nos demandes à l'égard d'autres disciplines. Et puis, nous vivons dans le temps présent: il n'est pas certain que nos perspectives actuelles (qu'il s'agisse de « croissance » ou de « prospective ») se soient pas demain brutalement démenties par des faits aujourd'hui imprévisibles. Prudence et modestie, par conséquent. Mais l'honnêteté exige de poser certains points d'interrogation.

a. *Premier point: qu'est-ce qui légitime le choix de la date initiale de l'entreprise, c'est-à-dire la fin du XVII^e siècle? S'il s'agissait des sources, on pourrait aisément le tolérer, encore que celles qu'utilise J.C. Toussaint pour la fin du XVII^e et le XVIII^e siècles ne sont pas de qualité supé-*

¹⁸ Louis ALTHUSSER et Étienne BALIBAR, *Lire le Capital*, Paris, Maspero, 1968, Denis RICHEL, *La France moderne: L'esprit des institutions*, Paris, Flammarion, 1973.

rieure à celle que l'on trouverait pour les XV^e et XVI^e siècles. Je crains, en réalité, que ce choix ne repose sur une conception de l'histoire antérieure faite d'ignorance et de lassitude. Quant Marczewski écrit : « quant à la période antérieure au XVIII^e siècle, on observe au moins depuis la guerre de Cent Ans une alternance de périodes de développement et de déclin qui sont essentiellement fonctions d'événements politiques » je me demande s'il a lu le moindre des travaux de notre école historique.

Mais il y a plus grave : partir de la fin du XVII^e siècle, c'est couper arbitrairement une longue durée, c'est préjuger en quelque sorte de la croissance ultérieure. Comment mesurer ce qui est récupération et ce qui est bénéfice net (production, population, niveau de vie) si l'on accepte un seuil de départ choisi au hasard ? Toutes les enquêtes en cours nous invitent au contraire à plonger le plus loin possible dans ce passé.

b. *Deuxième point : peut-on appliquer aux XVIII^e et XIX^e siècles le modèle d'une comptabilité établie par la technologie du XX^e siècle ?* Pierre Chaunu le nie en bloc. Pierre Vilar l'admet, mais comme un indicateur assez secondaire (disons : complémentaire) par rapport à ceux que nous utilisons (séries de prix, de volumes, de chiffres de production et d'échange). Ces critiques me semblent justifiées pour au moins deux raisons.

— Même déflatées (c'est-à-dire réduites à une même unité) les valeurs d'un même produit en 1689 et en 1969 sont-elles comparables ? La modification de la structure même du revenu, des marchandises offertes et de la dépense, n'est-elle pas un fait d'importance économique capitale ? Dès le XVI^e siècle Jean Bodin l'avait observé, qui se moquait de l'« aune de velours » chère au sire de Malestroict. Et que dire du rôle de la monnaie dans le circuit économique, du poids de l'autoconsommation rurale ? Comment faire entrer de force dans un modèle de comptabilité globale ce qui lui a longtemps échappé ?

— Plus importante, mais de réponse plus incertaine, la question que soulève notre expérience contemporaine. Dans quelle mesure un modèle construit en fonction d'une expérience *historiquement et localement limitée* (disons : l'Europe et les États-Unis depuis vingt-cinq ans) est-il apte à rendre compte d'économies anciennes faites d'un équilibre à long terme (hommes/subsistances) et de déséquilibres à court et moyen termes ?

Disons, pour clarifier la discussion, que le modèle de l'économétrie rétrospective s'applique au monde de Marx (sauf qu'il en élimine les crises) et de Rostow (sauf qu'il en élimine les déséquilibres internationaux). Peut-il concerner le monde de Malthus ?

c. *Troisième point : même pour la société actuelle, la « globalité » des économètres est-elle celle des historiens ?* Sortant ici de mon domaine, je me contenterai de rappeler les remarques de Pierre Vilar sur l'impact de la guerre, celles de Jean Bouvier sur la répartition des revenus etc... Chaque pays — quel que soit son système politico-social — a vu, ces dernières années, éclore des plans dont la réalité a interdit la réalisation.

IV

Deux conclusions peuvent se dégager de cette confrontation :

1. Incontestablement le long travail d'économétrie rétrospective mis en chantier par l'équipe Marzewski a renouvelé d'une façon très positive les méthodes et les résultats de l'histoire économique, particulièrement en ce qui concerne les perspectives macro-économiques.

2. Mais il ne s'agit dans le meilleur des cas, que d'un modèle *partiel*, qui exige d'être confronté avec d'autres modes d'approche si l'on veut appréhender la globalité historique.